

Critique

«*Nino dans la nuit*», la fête la première

Le cinéaste belge filme l'intensité et les gouffres d'une jeunesse qui enchaîne les combines, pour vivre avec ardeur et librement.



«*Nino dans la nuit*» est adapté du livre éponyme de Simon Johannin et Capucine Azaviele, paru en 2019. (Haut et court)

Par **Jérémy Piette**

Il fallait bien de la hardiesse, surtout ne pas avoir le vertige, pour poser des images sur la prose crantée de l'écrivain français Simon Johannin, auteur de multiples recueils de poésie en combustion et des romans insurgés tels que *l'Été des charognes* (2017) et *Ici commence un amour* (2024), et qui cosignait le roman *Nino dans la nuit* (2019) avec son ex-compagne Capucine Azaviele.

Ce livre-là, adapté aujourd'hui par le Belge Laurent Micheli, suit les pas speedés d'un jeune de 20 ans en galère de tout. Dans la nuit qu'il traverse à bout portant, dans la stroboscopie de fêtes cokées, mais aussi dans le regard de ses amis et de celle qu'il aime, cette «*gueule à problèmes*» cherche des réponses à ses errances. Plus amplement, il cherche à quoi rime ce bordel d'existence, cousu de rapports de pouvoir écrasants, d'apparences trompeuses, de petits jobs alimentaires à s'en crevasser les mains, de combines à la semaine, de deals de drogues en bijoux volés... Ce garçon s'appelle Nino Paradis et on lui demande souvent, au milieu des enfers, si c'est bien là son véritable nom. Comme si tout n'était qu'une vaste et cosmique blague.

Mésaventures en cascade

Le cinéaste belge de 43 ans, qui en est – après *Lola vers la mer* (2019) – à son troisième long métrage, a l'élégance juste de laisser la poésie du livre affluer de part et d'autre de sa mise en scène comme le sang dans les veines, tant dans la voix off de Nino qui s'adresse à sa copine qu'au détour de quelques mots griffonnés dans un carnet. Ça parle, beaucoup, parfois avec les mots du romancier tirés de ses autres recueils, mais sans nous étouffer, au contraire, façon slam ardent qui nous ferait voyager et ne laisserait pas trop le poids lourd de la misère et des mésaventures en cascade nous acculer ou prendre en otage.

Cela change, aussi, qu'un film saisisse à bras-le-corps les questions de consommation de substances et des violences systématiques (viols, vengeances, harcèlement au travail) sans tomber dans l'écueil de la démonstration lugubre sensationnaliste, images pubardes avec coups de crosse à l'appui pour mieux vous accélérer le palpitant, comme on a tant pu en voir – et pour en tirer quoi au final ? Très souvent, une énième morale édictée par des personnes non concernées, satisfaites de jongler avec la misère des autres.

Non ici, le film, même s'il porte bien de la violence en son cœur et quelques flashes de mémoire explicites et rudes, écoute ses personnages sans les traîner aveuglément dans la boue, c'est heureux. Il les laisse vivre et trébucher, se relever, regarder un horizon lointain par la fenêtre, prendre le temps en fin de compte. Pour autant, *Nino dans la nuit* n'est pas un film facile, ce n'est pas son but, et ne laisse pas indemne au regard de ses thèmes : on souffle un grand coup à la fin. Avec son regard d'agate noire, Oscar Högström (qui joue Nino) est excellent, comme tout le monde globalement, le chanteur Bilal Hassani, qui interprète l'ami Malik, déploie des talents d'acteur qu'on ne lui connaissait pas. Simon Johannin lui a d'ailleurs écrit une chanson pour son dernier album en date avec le cabarettiste parolier Martin Dust, *l'Affreuse* qui dit : «*J'ai mélangé le noir/De tous ces ciels qui nous ont vu/Se pencher l'un sur l'autre/Boire était facile, aimer devait s'apprendre.*»

***Nino dans la nuit* de Laurent Micheli avec Oscar Högström, Mara Taquin, Bilal Hassani... 1 h 57.**

Le Monde

Avec « *Nino dans la nuit* », le cinéaste Laurent Micheli dresse le portrait d'une jeunesse en rade, noyant ses galères dans la drogue et les fêtes.

Adapté du roman de Capucine et Simon Johannin, le film du réalisateur belge réussit à traduire la poésie brute de ce récit lyrique et politique.



Théo Augier (Charlie), Oscar Louis Högström (Nino), Bilal Hassani (Malik) et Mara Taquin (Lale) - HAUT ET COURT

L'AVIS DU « MONDE » – À VOIR

On n'imaginait pas que le livre *Nino dans la nuit* (Allia, 2019), de Capucine et Simon Johannin, serait un jour adapté au cinéma. L'expérience paraissait risquée : comment faire ressentir à l'écran les fulgurances de l'écriture, les trouvailles de langage de ce roman lyrique et politique, tendre et brutal ? Chaque phrase s'accroche aux pas de Nino, le narrateur, la vingtaine, qui vivote entre la périphérie de Paris et Bruxelles, où il se livre à quelques trafics. Il s'appelle Nino Paradis, un nom plus crédible dans le showbiz que dans l'interim. Souvent, le BG (« beau gosse ») au regard sombre perd pied, mais se raccroche à sa vraie famille, soit son amoureuse et ses deux copains. Passé les jours blafards, la petite bande revit la nuit, noyant sa colère dans les substances et les fêtes.

Le film éponyme du Belge Laurent Micheli, né en 1982, metteur en scène et réalisateur de *Lola vers la mer* (2019), se cale sur le tempo frénétique du groupe formé par Nino (Oscar Louis Högström), Lale (Mara Taquin), Malik (Bilal Hassani, le chanteur qui a représenté la France à l'Eurovision, en 2019), et Charlie (Théo Augier). Le récit est élagué, mais la trajectoire est là, celle d'un jeune homme désenchanté, qui prend tout ce qui vient pour gagner de l'argent, payer le taudis que lui loue son propriétaire, retrouver les bras de Lale...

L'histoire commence comme dans le livre. Une soirée a mal tourné, Nino a défoncé la tête d'un garçon qui s'apprêtait à violer une fille, le laissant dans un état comateux sur le trottoir. Pris de panique, il a filé à la Légion étrangère, espérant se faire recruter et tirer un trait sur son passé. Sur place, chez les képis blancs, entre un Ukrainien, un Chinois, un Gabonais, etc., il franchit toutes les étapes (tests cognitifs, sportifs...), sauf la dernière : l'analyse d'urine. La sienne est un véritable cocktail aux douze drogues ! Nino, son flacon à la main, sait qu'il sera recalé par le sergent : « *Il va voir la Grande Ourse lui faire des appels de phares depuis le fond de ma pisse* », lit-on dans l'ouvrage. Dans le film, l'acteur belge Oscar Louis Högström transmet la force et l'insolence de son personnage par le regard, mélange rare de froideur et d'incandescence.

Montage nerveux

Le héros traverse Paris sans rien pouvoir y faire. Tout y est trop cher, inaccessible. Les soirées sont de l'autre côté du périph, les boulots précaires aussi. Entre hangars à DJ et entrepôts de nourriture surgelée, la vie de Nino se balance, tout au bout de la chaîne du capitalisme. Un peu Robin des Bois, il est prêt à défendre une autre employée aussi exploitée que lui, quitte à perdre son travail. Le montage nerveux restitue la dimension fragmentaire du roman, dévoilant quelques intrigues, et de nouveaux personnages – interprétés par Félix Maritaud, Arieh Worthalter, etc. Le scénario prend forme alors que Lale trouve enfin un stage, découvrant les bureaux vitrés dans la capitale, ainsi que la part sombre de son nouveau patron. L'énergie contrôlée de Mara Taquin, qui a joué avec Adèle Exarchopoulos dans *Rien à foutre* (2022), de Julie Lecoustre et Emmanuel Marre, ou encore avec Alexis Manenti dans *Le Mohican* (2025), de Frédéric Farrucci, s'accorde avec la noirceur romantique d'Oscar Louis Högström. Celui-ci a de faux airs de Simon Johannin, lequel continue d'écrire en solo, des recueils de poèmes mais aussi un nouveau roman, *Ici commence un amour* (Allia, 2024), où le héros est un alter ego.

De son côté, Nino se fait repérer pour des photos de mode. « *Hello, Mr Paradis !* » La scène du casting est à la hauteur de son récit, dans le livre : « *J'arrive dans un couloir où attendent au moins une quarantaine de mecs avec toutes les couleurs de peau, comme à la Légion, mais c'est vraiment le seul point commun.* » Le luxe ne lui détend pas pour autant les mâchoires. Rendre le sourire aux « dents blanches » en costumes lui fait aussi peur que de traverser la frontière avec des plaquettes de shit. Ainsi va Nino, des beaux quartiers aux recoins sombres, de Mr Paradis à M. Galère.